

AU PLUS PRÈS DU CŒUR
DE L'ÎLE, PETIT ET MANIFIÈRE,
NOTRE BANQUET À PLU MANIÈRE,
À MÊME LE ROCHER, JUSQU'AU
CREUX DU SCHISTE DÉCHOUËTE
DE LA CÔTE SAUVAGE, COMME
ICI À PORT GOULPHAR.

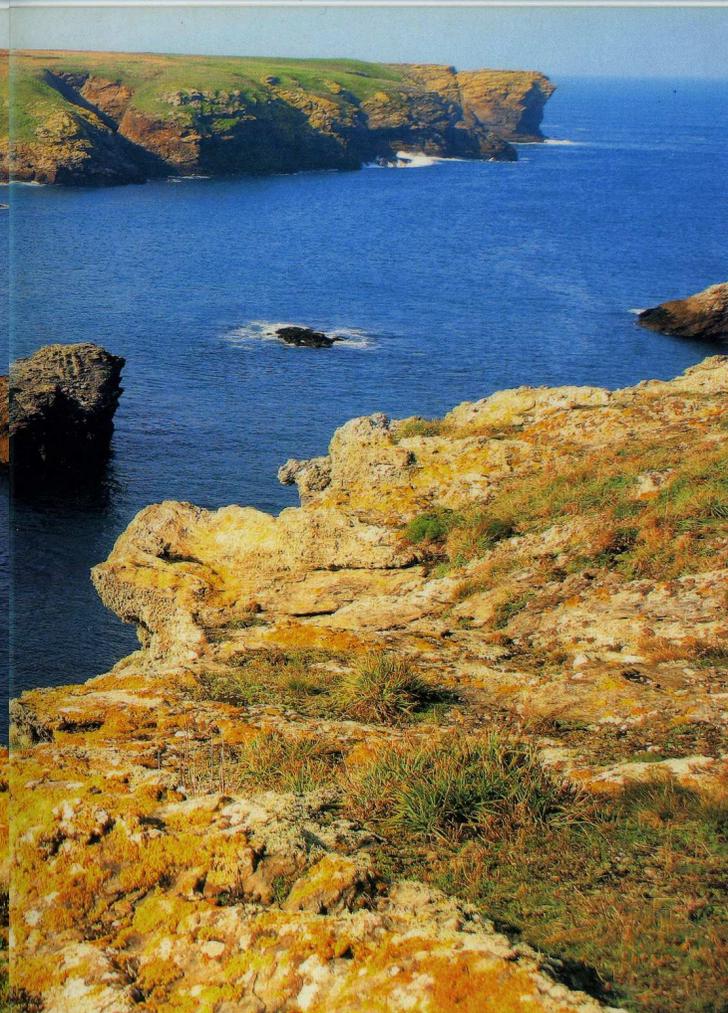


Voiles et Rêve

Texte Hervé Hillard.
Photos Jean-Louis Guéry.
Carte François Chevalier.

BELLE-ÎLE droit au cœur

Belle-Île-en-Mer... On connaît la chanson. En mer, d'abord, c'est bien le moins. Et belle, c'est elle qui le dit. Tout ça méritait d'être vérifié. Avec un joli voilier. Histoire de lui faire la cour, d'en faire le tour, nuit et jour. Verdict : elle vaut le détour !



LE BÉNIGUET À LA LOUPE

Longueur : 5,85 m. Largeur : 2,10 m. Tirant d'eau : 0,43-1,20 m. Voilure : 20,30 m². Poids : 650 kg. Lest : 170 kg. Moteur : hors-bord 5 ch. Conception : C/5. Architecte : François Vivier. Chantier : Grand-Largue (02.96.88.01.03, py.delariviere@free.fr). Lancement : 2005.



FRANÇOIS CHEVALIER



En voici une, se dit-on tandis que l'étrave pointe lentement vers la première fois, en voici une qui ne craint rien. Ni les sarcasmes ni les évidences. Franchement, s'appeler Belle-Ile quand la moindre caillasse mouillée le long de nos côtes se donne des allures de Cythère, baignée d'un mytique microclimat et vénérée par une cohorte d'amoureux... Et rajouter «en mer», histoire de tout à fait s'approprier une appellation contrôlée indépassable: je suis une belle île en mer – et essayez donc de trouver mieux, maintenant. Une telle profession de foi réclame évidemment arguments, atouts, preuves. Il fallait aller y voir. Si possible avec un joli voilier. Le Béniguet ferait l'affaire. Belle gueule classique sur carène à clins en contreplaqué époxy, teintes pastel, petits hublots ronds et grément houari, soit 5,85 mètres d'un charme intemporel.

La Belle a commencé par la jouer mystérieuse – elle connaît ses classiques. Même pas une silhouette. Tout juste une impression. L'impression d'une île, là-bas, ombre de lavis gris sur ciel idem et mer itou. Tout est lavé, délavé,

incertain, tout se noie, tout est eau, insaisissable, le décor file entre les doigts, même le vent est mouillé. Mouillé et défavorable, évidemment. Le courant aussi – on est parti plus tard que prévu, faut-il le dire. Dès la sortie de Port-Haliguen, tout se ligue, on ne passe pas, pas comme ça. Comme dans les chansons de geste ou les contes pour enfants, la route est semée d'embûches. Un grand requin-pèlerin vient même croiser devant l'étrave, tournoie, vaguement menaçant, puis s'en retourne vers elle, vers l'île, lentement.

LENTEMENT AUSSI PROGRESSONS-NOUS. A peine un nœud sur le fond, il nous faut pousser les chevaux – ils sont cinq, anglais, noirs et capricieux, et répondent au nom de Mercury. Grand-voile remplie de vent vitesse, notre Béniguet gagne à 90 degrés du but, allant chercher haut le contre-bord qui nous fera franchir les rapides de La Teignouse. Le moral se dilue tandis que la coque vert tilleul elle-même semble infuser dans l'eau froide. Couchée sur l'horizon, à bâbord, madame s'est drapée de tulle vaporeux. Presque

inaccessible, et tout à fait coquette. Fière de sa taille mannequin: avec ses 17 kilomètres, elle est la plus grande de nos îles atlantiques.

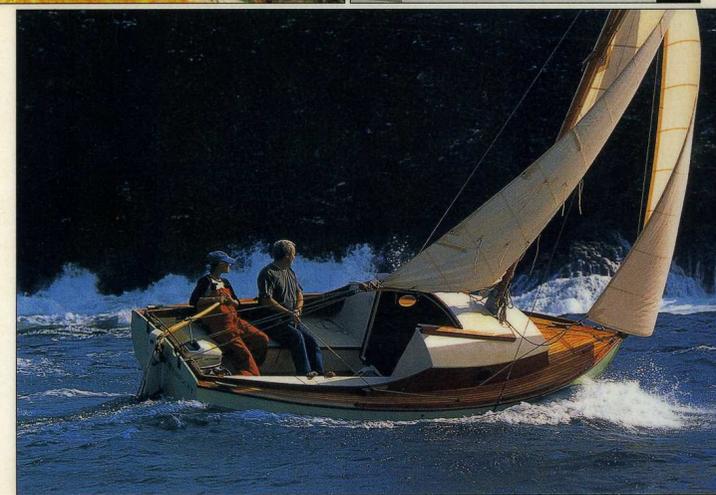
Un virement, une longue cavalcade dans les vagues poussées par la brise revenue, la voilure, elle approche. L'île approche. Et, avec elle, c'est le bonheur qui s'avance...

Car Belle-Ile tombe dans la mer comme on tombe en amour. Elle cascade tout entière vers elle. Du haut de la pointe de Kerzo, au Nord-Est, une chute d'eau ricoche et bruisse, parfois retroussée en panaches par un vent qui, lui, tombe de haut. La végétation elle-même dégringole vers la mer en vagues irrégulières – ajoncs, genêts et bruyères adoucissent les arêtes de la falaise. Au sommet, des pins maritimes bien droits serrés montent la garde en chantonnant dans la brise. Ce soir, ce premier soir, il fait gris, humide et triste, il n'y a pas un bateau sur l'eau, pas même qui vive – et l'île est belle comme au premier matin du monde. C'est sans doute à ça qu'on reconnaît la magie d'un site. Terre de Feu ou Ile de Jade, Irlande ou Islande, éteignez la lumière, plombez les couleurs, délavéz à grande

MIEUX QU'UNE CARTE POSTALE. LA LONGUE ENTAILLE DE STER VRAS, ET CELLE, PLUS PETITE, DE STER VOEN, VALENT ENCORE MIEUX QUE LEUR LÉGENDE. DÉSERTES ET SAUVAGES, ELLES ONT CONSTITUÉ UN MAGNIFIQUE ÉCRIN À NOTRE NAVIGATION.

EN ATTENTE À SAUZON. PASSE LE GRAND FRAIS, RESTE LE SOURIRE... BELLE-ÎLE NOUS A MONTRÉ BIEN DES FACETTES – ET JUSQU'À SES GRAINS DE TOUTE BEAUTÉ!

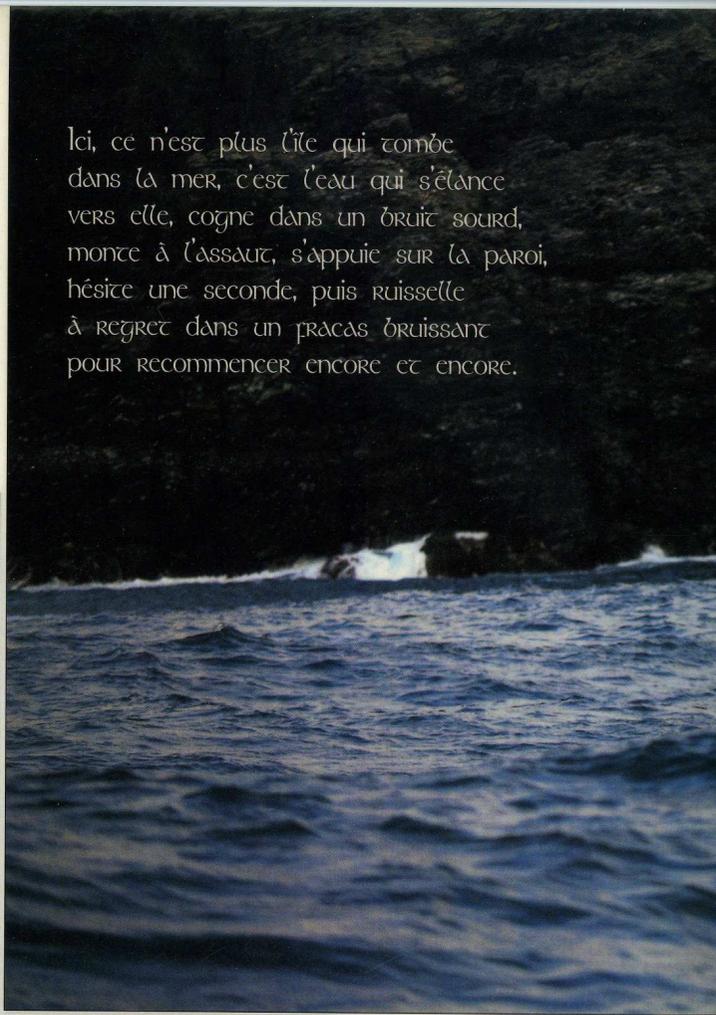
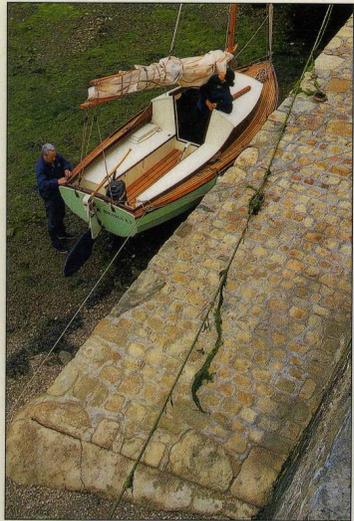
RASE-FALAISES. ARDENT, LE BÉNIGUET SEMBLE VOULOIR S'APPROCHER ENCORE DES MURAILLES NOIRES DE LA CÔTE OUEST. MIEUX VAUT PRENDRE GARDE: LE RESSAC, PARFOIS, N'ASPIRE QU'À VOUS BRISER.



SCHISTE NOIR ET ÉCUME BLANCHE POUR LA CÔTE SAUVAGE. LE BÉNIGUET SURFE SUR LA HOULE DE SUD-OUEST. IL NOUS OFFRIRA PLUSIEURS GLISSADES À PLUS DE 8 NŒUDS – ET UNE POINTÉ À 9,4 NŒUDS.

POSÉ À SAUZON. GRÂCE À SA DÉRIVE LESTÉE ET RELEVABLE, LE BÉNIGUET PEUT ACCÉDER À LA MOINDRE CRIQUE ET SE POSER FACILEMENT SUR SES DEUX BÉQUILLES. NOTEZ LA BELLE TAILLE DU COCKPIT.

AU MOUILLAGE À PORT-FOUQUET. UNE ANCRE DEVANT, UN BOUT À TERRE DERRIÈRE – ET LE BONHEUR TOUT AUTOUR DE CETTE PETITE CRIQUE DE LA CÔTE NORD-EST.

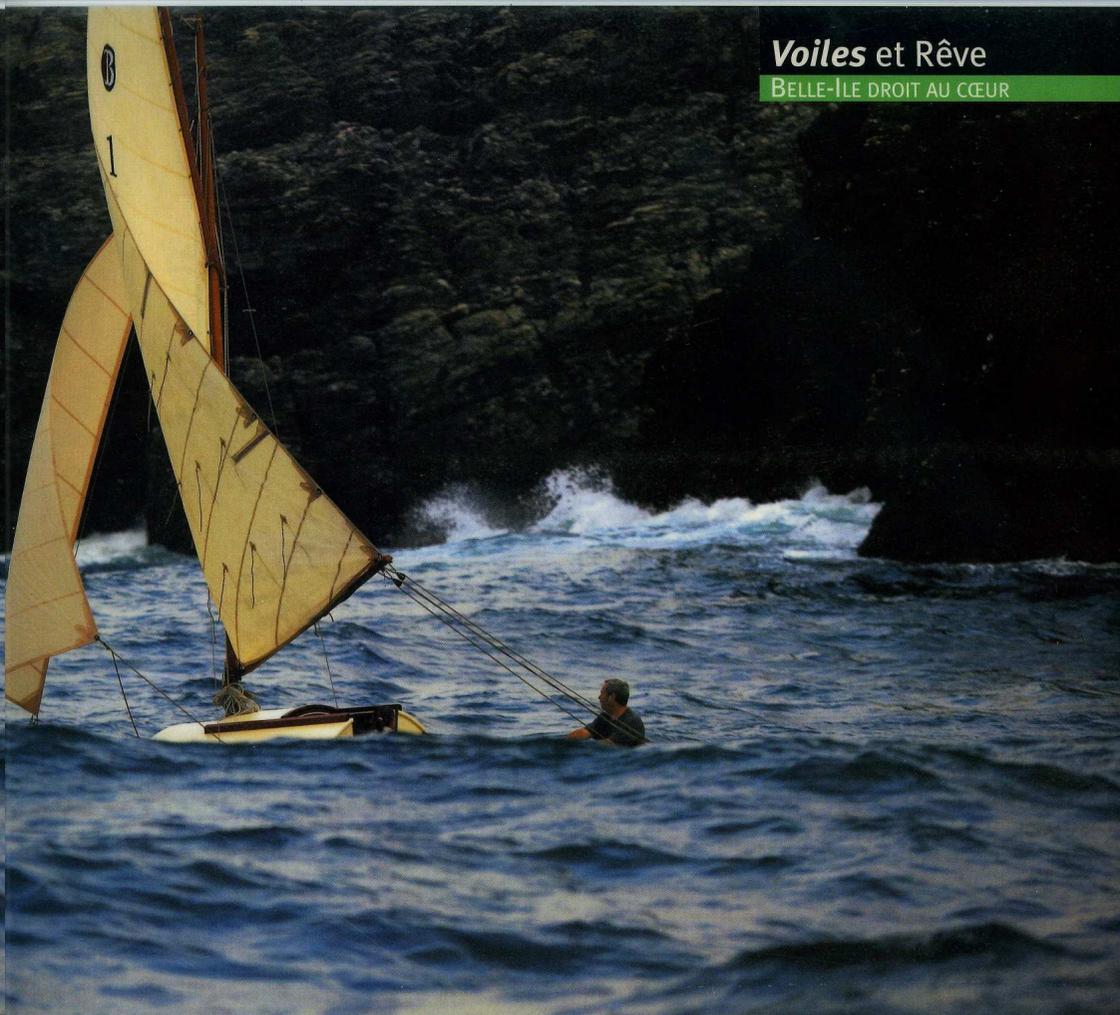


Ici, ce n'est plus l'île qui tombe dans la mer, c'est l'eau qui s'élançe vers elle, cogne dans un bruit sourd, monte à l'assaut, s'appuie sur la paroi, hésite une seconde, puis ruisselle à regret dans un fracas bruissant pour recommencer encore et encore.

eau – et ça serre le cœur tellement c'est beau...

Un ris dans la grand-voile, foc déployé, le Béniguet vient doucement saluer les grands rochers qui noircissent l'eau déventée par le relief. Il y a des lichens vert-de-gris et des fleurs mauves. Il fait un grand silence tandis qu'à quelques mètres de là, les rafales s'étalent brutalement comme seaux d'eau jetés sur la mer.

MAIS IL EST MAINTENANT TEMPS D'ENTRER pour de vrai dans la carte postale. L'exercice n'est pas sans risque: à vouloir révéler un cliché à l'épreuve de la vérité, le désappointement guette. Là, à moins d'un demi-mille... Osons. Osons Sauzon. Une veine d'or fondu dans le ciel de plomb. Le couchant ruisselle et flaque sur l'eau grise, détachant en contre-jour les deux tourelles d'entrée. La belle ne déteste pas un peu de mélo, et elle a bien raison. Le rideau s'ouvre sur un port étroit, quasiment désert, silencieux. Le phare est petit, la jetée est petite, les maisons sont petites – et le plaisir est déjà immense. Pour une fois, la réalité est bien plus belle que la légende. À bâbord, de la lande, rien que de la lande. Bre-



tonne, faut-il le dire. Donc colorée, même en ce mois de mai qui fait ce qui lui plaît – il pleut. Sur tribord, un quai, des barques, un petit bateau de pêche qui décharge ses crabes. Et des bouées vertes sagement alignées pour les bateaux du cru. De l'autre côté, des bouées rouges tout aussi bien rangées pour les visiteurs. Le Béniguet avance doucement, ses cinq chevaux au pas, au bas du patchwork pastel des façades colorées. Il y a de l'abricot et de la pêche, de la lavande et du citron vert. C'est doux et acidulé comme un sorbet. Bateau immobilisé entre deux bouées, le silence sculpte une conversation tranquille, deux hommes accoudés le long du petit quai pierreux. Quelques bouts à lover, la grand-voile à rabanter, et on s'assoit dans le cockpit, on prend son temps. La ria serpente doucement dans les terres, tandis que le courant de jusant s'en retourne à la mer. En trois mouvements, dérive et safran sont relevés, les béquilles descendues – à la nuit, nous serons posés.

Posés et reposés: les deux couchettes du Béniguet, certes simples, offrent une sellerie propice aux rêves. À côté, juste à côté, un petit

réchaud, un mini-évier, un hublot ouvrant à l'avant du rouf. Une lampe à pétrole pour compléter le tout, et nous voilà parés pour faire le tour, faire la cour, à notre belle. Laquelle soigne ses nuits: tandis que la quille frôle doucement le sable de la ria qui émerge peu à peu, les mulets profitent des derniers centimètres d'eau pour rider la surface illuminée par quelques réverbères. Un oiseau crie, un écho bref sur les maisons endormies, et le silence retombe...

A SAUZON BAT DOUCEMENT LE CŒUR DE L'ÎLE. Par contraste, Palais impressionne, tout à la fois tête et jambes, ventre et bras. Cette citadelle haute couronnée de bâtiments crème et ardoise, ces ferries qui emplissent d'un coup les oreilles de leur sirène à l'ouvert des jetées, puis le port tout entier lors de leurs lentes glissades millimétrées, ces bassins qui se succèdent, cette agitation – voitures, restaurants, pêcheurs, touristes... Sociale, sociable, l'île travaille, discute, accueille, échange. Mais ce rendez-vous, ce premier rendez-vous, suppose l'intimité. Là-bas, de l'autre côté, à l'Ouest, il fallait aller voir.

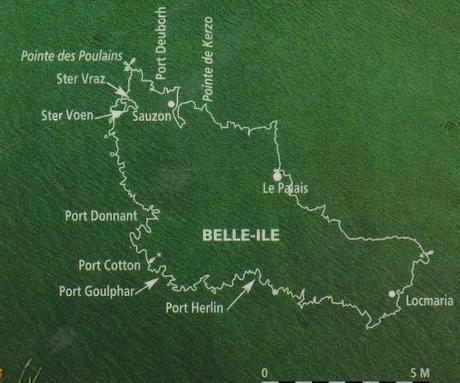
Facile à dire. A la pointe des Poulains galopent les vagues, trop heureuses de s'étirer le dos et de creuser les reins sur les fonds qui remontent, de sauter les cailloux à fleur d'eau, de s'éclater sur les récifs. Chahuté, bousculé comme un petit nouveau dans une cour de récré trop grande pour lui, le Béniguet cherche l'appui du vent, qui fait comme s'il n'avait rien vu. Sympa, le jus nous vient en aide pour un long bord de près d'autant plus chaotique que, délaissant guindant et chute, oubliant la meilleure trajectoire dans le désordre des vagues, nos regards sont aimantés par les 70 mètres de schiste noir travaillé, ouvragé, déchiqueté, qui nous surplombent en grondant. Ici, ce n'est plus l'île qui tombe dans la mer, c'est l'eau qui s'élançe vers elle, cogne dans un bruit sourd, monte à l'assaut, s'appuie sur la paroi, hésite une seconde, puis ruisselle à regret dans un fracas bruissant pour recommencer encore et encore. Aux pieds de ces ébats géants, des mousses livides marbrent la surface, qui dévoilent parfois au creux de la houle des écueils soudain venus du fond comme pour nous déchi-

DU BLEU PROFOND AU VERT PÂLE. AU NORD, ENTRE SAUZON ET LA POINTE DES POULAINS, PORT DEUBORH OFFRE DEUX PETITES ANSES OÙ L'EAU ET LA VÉGÉTATION HARMONISENT LEURS PALETTES.

EN ESCALE À PORT GOULPHAR. ICI, LES VA-ET-VIENT DES PÊCHEURS PERMETTENT, HORS SAISON, DE RELÂCHER QUELQUES HEURES, AU PIED D'UN ESCALIER CREUSÉ À MÊME LA ROCHE ET POLI PAR LE TEMPS.

APPAREILLAGE DE SAUZON. AU PIED DU CÉLÈBRE HÔTEL DU PHARE, LE BÉNIGUET TIRE DE COURTES BORDÉES POUR FRANCHIR LES JETÉES. ET RALLIER LES PARAGES MOINS CIVILISÉS DE LA CÔTE SAUVAGE.

LAMPE À PÉTROLE ET PETITS HUBLOTS EN LAITON. SI LE MENU DU DÎNER EST À L'IMAGE DE L'ÉQUIPEMENT DU BÉNIGUET – SIMPLE! –, L'INTÉRIEUR DU BATEAU SAIT SE FAIRE ACCUEILLANT ET CHALEUREUX.



queter. Pas étonnant que tant de peintres, Monet en tête – «*j'ai bien du mal à rendre l'aspect sombre et effroyable de cette terrible contrée*», écrit-il à l'hiver 1886 – soient venus chercher à capturer cette sauvagerie. C'est infernal et fascinant mais, pour l'intimité, on repassera. Nous sommes en fait au cœur de celle qui unit l'île et l'océan. Nous sommes de trop.

AU CREUX DE LA ROCHE, nous voulons pourtant aller. A l'image de Port Deuborh, qui nous a accueillis sur la côte Est, Ster Vraz et Ster Voën nous tendent leurs deux bras. L'eau y est apaisée, le vent calmé. Ça ressemble à l'Écosse ou à l'Irlande, quelques risées animent en même temps la mer basse et les herbes hautes, ça sent la solitude douce, cherchée, trouvée. Le grand coefficient du jour dévoile la palette verticale de la marée – lichens jaunes, rochers gris, goémons bruns, algues noires, laminaires rouges. On mouille – facilement, grâce à une vraie baille –, on s'amarré cul à la roche toute proche, on déjeune en se balançant doucement avec les algues qui affleurent. On y est.

Mais on peut faire mieux. Profiter de la maniabilité du Bénéguet pour entrer dans la falaise, comme l'eau se faufile au plus profond de l'île. A Goulphar, tournant le dos aux hôtels, nous entrons dans une profonde faille, sur tribord. On pourrait presque toucher le schiste aigu des parois sombres de part et d'autre de la coque. On progresse lentement. Au bout de l'étroit cul-de-sac, le Bénéguet s'immobilise au-dessus de rochers bien visibles dans l'eau claire, mais dont on ne distingue pas le fond. Et comme on ne voit pas non plus le haut de la falaise, le vertige guette, suspendus que nous sommes entre deux mondes...

Entre deux mondes nous retrouvons-nous sur la route du retour, cap vers Quiberon, à 9 milles au Nord. La météo s'est mise au diapason de la séparation, qui pleure la pluie, mouche la brume et fait geindre le vent. On se retourne une dernière fois : l'île, là-bas, se dilue à nouveau dans le gris mouillé... Belle-Île-en-Mer, la bien nommée. Belle, certainement. Île et en mer, sans doute – il paraît même que nous en avons fait le tour.

H.H. ●

